



Raymond Schwab
La Renaissance
orientale

RAYMOND SCHWAB

LA RENAISSANCE ORIENTALE

LA DÉCOUVERTE DU SANSKRIT – LE SIÈCLE DES ÉCRITURES DÉCHIFFRÉES –
L'AVÈNEMENT DE L'HUMANISME INTÉGRAL – GRANDES FIGURES
D'ORIENTALISTES – PHILOSOPHIES DE L'HISTOIRE ET DES RELIGIONS
– SCIENCES LINGUISTIQUES ET BIOLOGIQUES – L'HYPOTHÈSE ARYENNE
– L'INDE DANS LA LITTÉRATURE OCCIDENTALE – L'ASIE ET LE ROMANTISME
– HINDOUISME ET CHRISTIANISME

Introduction de Thibaut Matrat
Portrait de Raymond Schwab

PARIS
LES BELLES LETTRES
2024

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

En dépit de ses recherches, l'éditeur n'a pu retrouver
les ayants droit de l'auteur, Raymond Schwab.
Leurs droits sont réservés.

© 2024, Société d'édition Les Belles Lettres
95, bd Raspail, 75006 Paris
www.lesbelleslettres.com

ISBN : 978-2-251-45592-1

CHAPITRE II

LES ÉTAPES LITTÉRALES

a) PREMIERS ESSAIS D'ORIENTALISME

Dans un mémoire lu à l'Institut vers 1810, Lanjuinais disait : « Jusqu'à la découverte du cap de Bonne-Espérance en 1498, les Européens ne savaient presque rien sur l'Inde ; ils n'en savaient que des bribes par les auteurs grecs et latins. Et les Portugais, après la découverte encore, par les indigènes interprètes. » Pourtant la première Renaissance eut en Camoens son grand poète pour claironner la conquête indienne, comme la deuxième dans le Walt Whitman de *Passage to India*. Mais seuls de rares Occidentaux pouvaient aborder le monde indien tant qu'il restait défendu par le despotisme des Mogols ; à force de ne point le connaître, « les Européens doutaient que l'Inde ancienne valût la peine d'être connue ; préjugé tenace, que Warren Hastings eut encore à combattre dans le dernier quart du XVIII^e siècle » (F. Lacôte). En 1832, Guillaume Schlegel pourra glorifier son siècle d'en avoir plus appris sur l'Inde que « les vingt-et-un siècles écoulés depuis Alexandre le Grand ».

Et qu'était-ce vers 1700 que l'orientalisme ? rien de plus, ou peu s'en faut, que l'étude de l'hébreu pour les théologiens (et ils en étaient de plus en plus éloignés), de l'arabe, du persan et du turc pour les interprètes destinés aux établissements du Levant, plus quelques bribes de chinois péniblement recueillies sous l'impulsion des missionnaires, et, par intervalles, quelques rares parlers d'Asie mineure intéressant des exégètes ou des grammairiens. Encore ces études avaient-elles reculé. L'hébreu, l'arabe, le persan, il fallait les aller chercher en Suisse, ou en Hollande (c'est ce que dut faire Anquetil), dans la province d'Utrecht où les collèges des « Vieux-Catholiques » en conservaient les traditions ; ils formaient des élèves pour l'apostolat, d'autres pour les consulats levantins et les comptoirs de l'Inde, le persan étant alors en Asie centrale la langue commerciale et diplomatique. À Paris, l'hébreu n'avait jamais été enseigné qu'à côté de la Sorbonne ; les langues orientales semblèrent virtuellement bannies avec les protestants, puis les jansénistes, qu'elles suivirent dans leurs refuges : une curieuse affinité persistera entre ces derniers et l'orientalisme, on la retrouve au XIX^e siècle chez Silvestre de Sacy, Lanjuinais, Quatremère, Garcin de Tassy. D'ailleurs la carrière de Sacy montrera

qu'en Hollande comme en Allemagne les études islamiques étaient mortes à la fin du XVIII^e siècle.

Nous avons un incunable français de l'orientalisme, et admirable, la *Bibliothèque Orientale, ou Dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui regarde la connaissance des Peuples de l'Orient, leurs histoires et traditions véritables ou fabuleuses*, etc. par d'Herbelot (Paris, 1697). L'auteur savait un nombre de langues remarquable pour son temps : hébreu, arabe, persan, turc, syriaque. Savoirs pour lesquels il avait été distingué et favorisé par Fouquet, puis par Colbert. Son prodigieux travail alimentera encore l'imagination de Hugo et Nerval, il n'a cessé d'être précieux à ses successeurs. Il fut publié après la mort de l'auteur par le premier d'entre eux, qui n'est autre qu'Antoine Galland, le traducteur et introducteur des *Mille et une Nuits* publiées en 1704-1708. Et c'est bien du monde des *Mille et Une Nuits* qu'il s'agit, je veux dire de l'Empire des Califes. On trouve dans d'Herbelot les meilleurs renseignements sur ce qui est arabe ou persan, sur les divers aspects de l'Islam. Mais son champ s'arrête à deux bornes : dès qu'on dépasse Bagdad, l'information cesse d'être demandée directement aux sources ; dès qu'on remonte au-delà de Mahomet, elle repose sur la tradition, la fable, ou les classiques.

Autrement dit, l'Orient dont c'est ici la « bibliothèque » est privé des départements qui aujourd'hui le caractérisent surtout à nos yeux : ceux que désignent les qualités d'extrême, de haut, d'archaïque. On en est encore aux rayons de livres de Guillaume Postel, que d'ailleurs Galland cite dans sa préface, et d'Herbelot semble un esprit de la même lignée. Pour ce qui dépasse l'Islam ou précède l'Hégire, d'Herbelot ne dispose guère que de références de seconde main. Les rares articles réservés à l'Inde et à la Perse d'avant la conquête arabe (*Anberkend*, *-Beth*, *-Brahama*, *-Abesta*, par exemple) sont de très brèves notices provenant de compilateurs coraniques, exception faite pour ce que l'auteur put tirer de conversations avec son ami Bernier. Jusqu'au début du XIX^e siècle, quand on dit : langues orientales, on entend uniquement : langues sémitiques, et on pense au rameau hébreu ou au rameau arabe. C'est ce court paysage linguistique et intellectuel que va distendre, on peut vraiment dire à l'infini, le coup de théâtre du sanscrit retrouvé.

Observation qui vaut pour les limites de temps comme pour celles d'espace : ce qui manquait séculièrement et qui va tout dominer, c'est *le dissident*. Le monde connu jusqu'en 1800 est un monde entièrement classique. Ou, si l'on veut, *le monde du classé*. Homère est, en même temps que la dernière perfection, le premier commencement ; d'ailleurs on manie avec plus de sécurité l'étalon cicéronien et la règle d'Horace. Ces fruits d'époque concordent avec la sagesse régnante, qui finit cartésienne : celle-là n'a aucune confiance dans le Différent : « Encore qu'il y en ait peut-être d'aussi bien sensés parmi les Perses ou les Chinois que parmi nous, il me semblait que le plus utile était de me régler selon ceux avec lesquels j'aurai à vivre » (*Discours de la méthode*). Montesquieu, bien qu'il en raille ses compatriotes, et Voltaire, sauf en ce qui sert sa polémique, ne pensent guère autrement. Il faut laisser le temps aux fils de la première Renaissance d'étendre l'esprit critique jusque dans les plus sûrs repaires du consentement universel, il faut les fins de civilisation pour avoir le goût des origines. C'est ainsi que, juste au moment où une soif de discordances se répand sur l'Europe comme une crise

solidaire des révolutions politiques, la masse des orientalismes, où tient la dissonance fondamentale de l'Occident, fait son irruption.

Signe des temps, quelqu'un, dans les années 30, imagine de reprendre d'Herbelot, et c'est ce docteur Perron qui, venu en Égypte avec les saints-simoniens pour y diriger la nouvelle école de médecine créée par Méhémet-Ali, y apprend arabe et persan, se plonge dans les littératures orientales, et y guidera le voyageur Nerval. « Il voulait, reprenant la *Bibliothèque Orientale* d'Herbelot, la mettre au courant, c'est-à-dire y ajouter toutes les traditions et tous les faits découverts depuis un siècle » atteste Maxime du Camp (*Souv. Litt.*, II, 108). Mais il ne se trouva point d'éditeur.

Ce qui nous surprend, c'est la vitesse avec laquelle la notion difficile, fatigante, inquiétante, d'originel, fait sa trouée. C'est qu'un triple prestige mystique y intéresse à la fois les théologiens, les révolutionnaires et les artistes. La découverte du plus étranger commence à tous les coups par celle du plus primitif, pour les romantiques ; dans le domaine oriental, d'abord la Perse archaïque, avec l'Avesta ; puis l'Inde védique ; plus tard encore, l'Égypte, l'Assyrie. Partout, il faut trouver l'état initial avant que la vision puisse reconstituer patiemment les séries historiques. On va d'emblée à un état-limite de l'ancien (sans jouer sur les mots, il faut voir que cet ancien est par là un nouveau), et on en part pour redescendre l'échelle du temps ; à un stade seulement tardif de la connaissance, un mouvement inverse remontera par delà le primitif d'abord entrevu, pour en imaginer des prédécesseurs indéfinis. Cela aussi contribue à l'émerveillement que produisent les succès des linguistes : ils se sont du premier coup attaqués au tuf qui paraissait le plus défier le pic.

Le cas de l'Inde est toujours le plus saillant. Sans doute, à la fin du XVIII^e siècle, l'Inde gracieuse, l'Inde « baroque » de *Sacountalâ* (J. Darmesteter compare Câlîdâsa, pour ses concetti, à Marivaux), offre à souhait une passerelle pour les premiers pas des fils du XVIII^e siècle, et Goethe est l'un des moins affranchis, et de même Herder. Mais c'est plutôt un cintre, que les bâtisseurs du pont Orient-Occident laisseront retomber. On se récriera beaucoup sur cette *Sacountalâ*, mais bien autrement devait agir la *Bhagavad-Gîtâ*, qui d'ailleurs avait été la première traduite, à l'instigation des pandits. Burnouf, dans sa leçon d'ouverture de 1832, exprime l'espoir diffus qui porte ses études : « C'est plus que l'Inde, Messieurs, c'est une page des origines du monde, de l'histoire primitive du genre humain que nous essayerons de déchiffrer ensemble. » L'objet de notre enquête, on pourrait dire que c'est *l'histoire du progrès par lequel l'image que l'Occident se forme de l'Inde a passé du primitif à l'actuel* (ce qui signifie quelquefois : de l'éblouissement incrédule à la vénération condescendante). À première vue (il faudra ensuite y revenir), la curiosité littéraire et le goût public, qui suivent comme ils peuvent le mouvement scientifique, et celui-ci même, apparaissent généralement marqués par des prédilections qui, entre 1785 et 1870, désignent successivement : le védisme, d'ailleurs longtemps imaginé autant que connu, — puis le brahmanisme, — puis le bouddhisme, qui ne put être approché que dans les années 40, après l'arrivée du canon sanscrit et pâli. Tard seulement, on passera de la première exaltation massive et confuse des Frédéric Schlegel à l'assimilation critique et aux sévères confrontations.

Le préjugé de l'Égypte.

Qui veut retracer cette histoire se heurte à trois préjugés. Le premier, on l'a déjà aperçu : c'est l'affirmation que la découverte de la pensée orientale n'a pas laissé de trace sérieuse dans l'esprit européen. Les deux autres sont que l'Inde n'y aurait agi qu'à partir de 1850 environ, et que l'action initiale, essentielle, aurait été celle de l'Égypte. La vérité est que le commencement est dans Anquetil traducteur de l'*Avesta* et des *Upanishads* dès les années 1771-1786. Ce qu'il apportait n'était pas encore un déchiffrement ; mais c'était la preuve qu'on pouvait récupérer les écritures perdues et forcer les textes fermés, c'était la percée de l'isthme entre deux océans de pensée et d'histoire.

Quand on parle de déchiffrements, tout le monde pense aux hiéroglyphes et à Champollion. Ce n'est pas d'aujourd'hui : le 1^{er} juin 1868, dans la *Revue des Deux Mondes*, Vitet salue « les découvertes inouïes » des orientalistes depuis cinquante ans ; il va jusqu'à parler de « la révolution archéologique dont l'Orient est le théâtre » ; mais il affirme froidement que « c'est de Champollion qu'est parti le mouvement, c'est par lui que tout a commencé, (...) le point de départ des découvertes vient tout entier de Champollion ». À la suite arrivent, comme dans l'opinion générale, les monuments assyriens ; enfin quelques mots sur les Védas, – il passe vite : évidemment, depuis l'expédition d'Égypte, les missions savantes et les monuments sur les places parlent à tout le monde ; l'Inde ne revit que sur le papier ; et l'Égypte, seul Orient antique déjà familier au XVIII^e siècle, c'est toujours une porte sur la Méditerranée et les classiques ; et même l'Assyrie aussi.

Rien de plus faux que cette vue : l'Égypte des savants est relativement une tard-revenue au XIX^e siècle¹, et ne pouvait redevenir qu'une demi-vivante. Mais, le prestige du secret s'attachant le plus aux idéogrammes, celui de la divination est accaparé par le coup de génie qui traverse les bandelettes des momies. Ce qu'il faut dire est que tout le spectaculaire du déchiffrement hiéroglyphique a dès lors rejailli, et ce fut heureux, sur les autres. Tous les autres : il y avait, au long de quarante ans presque, une accumulation d'alphabets révélés quand Champollion, donnant la clé du sien, devint symboliquement l'homme à la clé. Il ne s'agit pas de diminuer cette prodigieuse figure. En sa faveur parlaient naturellement, outre le théâtral de sa découverte, le romanesque d'une courte destinée fulgurante et l'ascendant d'une personne jusqu'à Burnouf exceptionnelle (mais enfin jamais pacha n'envoya d'obélisque à Burnouf).

Il est vrai aussi que la récupération du sanscrit est due pour moitié seulement au génie occidental, l'autre moitié l'étant à une transmission de savoirs demeurés dans la tradition locale : il y a entre les déchiffrements hindou et égyptien (outre celle des graphies) cette grande différence que les hiéroglyphes n'étaient depuis des siècles plus compris de personne. Champollion, lui, fait ce que nul ne savait plus faire, délivre un secret que pas un vivant ne détenait plus. Mais justement c'est pourquoi ce secret ne redeviendra jamais un secret de vivants. Et ce n'était

1. Vue juste dans Barthold (41) : « L'engouement pour l'Égypte remplaça au XIX^e siècle celui pour l'Inde. »

pas, de loin, non plus la première grille appliquée sur un chiffre millénaire : depuis trente ans, Sacy avait commencé d'y réussir pour le pehlevi, ce qui allait débloquent le zend devant Burnouf ; et c'était bien ces bruits de réussites qui avaient enfiévré l'enfant Champollion. Quand Champollion, adressant au roi son *Précis* de 1824, voudra marquer ce que son intervention eut d'exceptionnel, il écrira que l'Asie antique était connue, alors qu'on croyait encore ne jamais déchiffrer l'Égypte.

Il est temps de s'apercevoir que de l'Inde tout a dépendu, et qu'il s'agissait de notre première revanche sur Babel : l'événement n'est pas mince dans l'histoire de l'homme. Ce fut tout de suite le premier inventaire de Babel ; il allait, par les hittites, les tokhariens, toutes les cachettes débouchées de l'Asie centrale, nous faire sentir que les dénombremements de langues touchent à un illimité ; par là encore changeait décisivement tout le paysage de l'esprit : le cercle fermé de langues où se brisaient toujours les faux problèmes, les intuitions impuissantes, les entreprises ligotées, des Postel et des Leibniz, éclatait enfin, pour poser d'ailleurs de nouveaux problèmes, des problèmes inverses : sur l'infini des langues.

b) LE PRÉ-INDIANISME

Inaugurant l'orientalisme au plein sens du mot, c'est-à-dire fondé en science autonome sur l'interprétation directe de textes originaux, Anquetil-Duperron ne rompt pourtant pas d'un coup avec un passé d'empirisme. Il improvise un instrument critique : assemblage de notions linguistiques acquises par dialogue avec les Destours parsis, puis comparaisons entre les diverses parties d'un texte et filtrage des interprétations qui lui en sont apportées. L'efficacité des expédients imposés à tout début s'accroît singulièrement dès l'heure où l'étranger soumet ses instructeurs à de minutieux interrogatoires devant un manuscrit où déjà il a lu d'autres choses qu'il n'en écoute. La raison sert d'autant mieux Anquetil qu'il la suppose chez ses auteurs : certes il n'oublie jamais dans ses poursuites ni sa bourse ni ses pistolets, mais il use obstinément de la meilleure manœuvre, qui est de traiter en égaux tous les hommes.

Tempérament d'explorateur, il transporte dans sa lecture ses procédés de défri-chage, s'adressant pour aller toujours plus loin à l'homme qui ne connaît que son village. Il les transporte encore au sanscrit. Il s'attaque à cette nouvelle littérature par deux voies ; la première est indirecte : il reçoit de Gentil une version persane des *Upanishads*, qu'il traduira successivement en français et en latin ; d'autre part, il a recueilli sur place un alphabet sanscrit, indépendant de ceux qui avaient déjà été partiellement introduits en Europe ; il demande à la Propagation de la Foi, et obtient du cardinal Antonelli un vocabulaire sanscrit incomplet provenant des missions ; il utilise un autre dictionnaire et une grammaire qui, grâce à elles aussi, se trouvent à la Bibliothèque du roi ; il n'eut « pas moins d'ardeur pour le sanscrit que pour le zend », et les documents de sa main « qui sont actuellement dispersés dans les fonds sanscrit et indien de la Bibliothèque Nationale, sans parler de la collection de ses papiers, attestent le travail considérable qu'il avait

fait sur le sanscrit ». (Filliozat) Qu'il ait laissé des travaux analogues sur le malabar et le telougou ne prouve pas seulement sa vocation de linguiste, mais le montre affranchi de la dangereuse servitude de l'informateur unique.

Il avait eu des précédésseurs et il eut des émules ; car, dans ces mêmes temps où les études sémitiques semblaient taries, des sources indiennes perçaient de-ci de-là ; quels longs tâtonnements avaient précédé les initiatives qui, depuis 1730-40, préparèrent l'accomplissement final de 1780-90, il faut le voir à présent dans le domaine du *savoir formel* ; c'est l'histoire des *étapes littérales* ; plus loin, elle sera reprise dans le domaine du savoir substantiel, en un chapitre des *étapes doctrinales*.

Les Portugais. Missions de l'Inde.

S'il est vrai que Vasco de Gama, en 1498, ouvrait surtout aux marchands et aux militaires¹ la route des Indes, l'esprit, et parmi ses compatriotes d'abord, ne tardait pas à s'y intéresser. Dès la première moitié du siècle suivant, apparaît au Portugal l'impatience à se renseigner sur les croyances et coutumes ; les intérêts de l'âme déterminent le départ du plus illustre voyageur, saint François-Xavier, en 1541 ; Max Müller pense qu'il connut le sanscrit. Une vaste littérature historique commence avec le gouverneur Joao de Barros (*Histoire des conquêtes portugaises outre-mer*, 1552) continué par Diogo do Couto (*Asia*, 1612) ; celui-ci a pour intime le poète Camoëns, qui a vécu à Goa et Macao, et dont les fameux *Lusiades*, à partir de 1572, annexent définitivement (après Barros) à la poésie les régions indiennes. Tous, et Joam de Lucena, qui publie en 1600 une Vie de saint François-Xavier, se sont plus ou moins informés du Vêda.

Sur la part imaginaire que déjà la découverte de nouveaux rivages avait dans la formation de la première Renaissance et l'amplitude de son humanisme, Pierre Villey a une page fort utile dans ses *Sources d'idées* : « ... De tous les coins du monde, soudainement tirés de l'ombre, affluaient en masse (...) des récits que l'imagination se refusait presque à admettre. Les Indes de l'Orient et de l'Occident venaient d'être découvertes. Les voyageurs qui en arrivaient contaient qu'ils avaient vu des animaux inouïs, des plantes gigantesques, des monstres de toute sorte ; ils avaient remarqué des coutumes étranges et révoltantes, des religions qui confondaient l'imagination, des lois incroyables (...) Les livres italiens, espagnols, français répétaient tous à l'envi ces histoires déconcertantes ; et certains ouvrages anciens comme l'histoire naturelle de Plin et plusieurs livres d'Hérodote semblaient prolonger ces récits et leur donner autorité (...) Que d'images nouvelles à classer dans son cerveau, que d'idées à assimiler, que de concepts à contrôler et à réviser dans le vieux magasin traditionnel ! » Sans doute, il n'y avait, dans ces notions inattendues, rien qui pût « mordre sur notre vie individuelle et sociale ». Mais « les idées qu'on se faisait de la nature, de notre monde, les idées surtout qu'on

1. Les Anglais eurent une Compagnie des Indes orientales en 1599, les Hollandais en 1602 ; en France, elle sera réorganisée par Colbert en 1664 ; avant Nobili, on signale à Goa en 1579 un jésuite anglais, Thomas Stevens, comme ayant pratiqué un dialecte local où il aurait écrit une histoire sainte à l'intention des néophytes, et peut-être connu le sanscrit.

se faisait de l'homme, de la morale, de la religion, tant d'autres encore, étaient constamment battues, minées par la marée sans cesse montante des anomalies »...

Les gouverneurs portugais du ^{xvii}^e siècle eurent, à l'estimation des indigènes, la main un peu dure ; on voit dans Bernier combien avait dégénéré le goût portugais de l'héroïsme et du martyre. Il revint aux oreilles de Louis XIV que leurs établissements s'en trouvaient mal assurés ; c'est lui alors qui, par une pensée politique, imagine, envoyant au Siam une ambassade extraordinaire, de lui adjoindre six jeunes jésuites, tous membres de son Académie des Sciences ; il les fait débarquer à la pointe sud du Décan : ainsi sont fondées les « missions de l'Inde », qui devaient se faire tant de réputation par leurs épreuves. Les récits en sont publiés, avec le résultat de leurs recherches et travaux, dans la collection des *Lettres édifiantes et curieuses* ; en dépit de pages ingénues ou partiales, sur lesquelles s'est plu à dauber Voltaire, qui s'était renseigné à moindres frais et n'est pas plus libre d'esprit en sens inverse, on y peut récolter quantité de notions très intéressantes pour le pré-indianisme.

Au début du ^{xvii}^e siècle déjà, la communication des jésuites avec les hautes castes, desquelles dépendait l'accès au sanscrit, avait été inaugurée par l'Italien Roberto de Nobili (1577-1656), neveu du cardinal Bellarmin, figure de premier plan ; les voyageurs rencontrent encore aujourd'hui dans l'Inde ses fondations vivantes ; il fut en mesure de composer des prières et des sermons en sanscrit, et semble avoir devancé de plus d'un siècle l'expérience de l'école anglaise de Calcutta ; mais, s'il en écrivit quelque chose, rien n'en est parvenu à l'Europe. Dans les premières années du siècle suivant, on voit plusieurs des missionnaires français mener de fructueuses enquêtes sur les langues et les croyances ; malheureusement, cette fois, leur propagande les laissera finalement en contact avec les basses castes, ce qui interpose entre eux et le sanscrit les dialectes vulgaires : son succès même les amenait à des concessions sur le culte, qui furent appelées « rites malabars » ou « cérémonies chinoises » (la question occupe Saint-Simon et Voltaire) ; dénoncées comme scandaleuses à Rome, soumises dès 1703 à l'enquête du cardinal Maillard de Tournon, elles sont censurées plusieurs fois par les papes jusqu'à la condamnation définitive en 1744 : dès lors, la distance s'accroît de plus en plus entre ceux qui s'informent et ceux qui renseignent.

Dans l'intervalle, une nouvelle impulsion venue de Paris stimulait le zèle : l'abbé Bignon, bibliothécaire du roi et réorganisateur de l'Académie des Inscriptions, invite en 1718 les missionnaires à rechercher les manuscrits indiens pour une bibliothèque orientale qu'il a décidé de former. Dès 1733 les *Lettres Édifiantes* affirment que les jésuites ont réussi à mettre la main sur un Vêda complet ; on le croyait introuvable, sinon irrémédiablement perdu ; on le répètera longtemps encore, ce qui s'explique : les bibliothèques publiaient peu leurs trésors, les voyages ultérieurs trouvaient les indigènes plus réticents, et d'ailleurs qu'est-ce qu'un livre perdu ou conservé, au sens européen, dans un pays où il n'en est que fort exceptionnellement de rédigés ? Aujourd'hui encore, c'est une question de savoir si la tradition védique orale, qui n'est pas interrompue, ne dépasse pas l'imprimé. Ainsi Sonnerat en 1782, revenant les mains vides, et ensuite Sainte-Croix, douteront de l'authenticité des Vêdas ; en 1786, Wilkins suppose qu'il n'en reste que des fragments

incompréhensibles ; Anquetil s'élève alors contre cette thèse et déclare qu'il faut les trouver ; en 1789 l'Europe s'émeut d'apprendre qu'enfin le colonel de Polier les a dénichés et qu'ils viennent d'entrer au British, Polier ignorant ce qui déjà était à Paris ; en 1791 encore, le P.P. de Saint-Barthélemy se moque des Européens qui ont parlé du Véda comme d'une chose réelle ; en 1805, Colebrooke lui-même doute que le texte intégral vaille la peine d'être traduit tout au long et paie l'effort de celui qui s'y attaquerait.

Le manuscrit qui était arrivé à Paris en 1731 était un *Rigvéda* complet en caractères *grantha* ; en 1733 le P. Pons envoie de Chandernagor 168 numéros, où « la littérature védique (...) n'est représentée que par une série d'*Upanishads* », mais qui comprend « les principaux ouvrages de grammaire et de littérature classique » et de nombreux textes philosophiques. Ces abondants envois et leur faible prix d'achat « attestent l'importance des relations des missionnaires jésuites avec la société indienne lettrée. Quelques années plus tard, on eût été loin de rencontrer les mêmes facilités auprès de cette société (...) Après 1738 les envois de l'Inde cessèrent » (Filliozat).

Le Véda était le gros gibier de la chasse ; tout de suite, on avait visé deux objectifs : livres sacrés et clé de la langue sacrée. Les livres, on en savait ou discutait le nom, le nombre, la réalité. Peut-être dès la première moitié du xvi^e siècle, une première mention des Védas avait trouvé à s'introduire dans le pamphlet apocryphe du *De tribus impostoribus* (Barth, *Religions*, V, 46 suiv.). Pendant plus de cent ans, se prolongera la poursuite. Avant son départ, Anquetil, étant attaché à la Bibliothèque du roi, ne doit pas ignorer les manuscrits qu'elle a déjà reçus ; tout n'y est pas ; surtout manque la clé de la langue védique : c'est pour chercher l'*Avesta* qu'il s'embarque, mais il veut rapporter aussi et le *Véda* intégral et le moyen de le lire. Cette dernière découverte fut la plus longue : même le texte authentique, lorsque les missionnaires l'eurent rencontré, leur demeurait une inutile possession toute matérielle : car leur rudiment de sanscrit, si laborieusement obtenu, échouait sur la langue védique, dont ils saisissaient bien seulement qu'elle était antérieure à la langue classique ; le savoir limité de leurs interprètes restait là impuissant. En 1771 encore, se fiant au P. Calmette, le P. Cœurdox (c'étaient alors les deux plus grandes compétences) écrivait à Anquetil que le sanscrit védique était une énigme désespérée.

Pendant longtemps, on n'approcha la littérature védique que par des traductions de textes intermédiaires. Textes eux-mêmes suspects ; et traductions qui étaient toujours les belles ou complaisantes infidèles des interprètes : prétendus *shâstras*, fragments de traités ou de poèmes, annexés aux ouvrages d'Henri Lord en 1630, d'Abraham Roger en 1651, aux relations du P. Pons en 1740, de Marco dalla Tomba (missionnaire du Tibet en 1757), de Holwell en 1764, des missions danoises de Tranquebar, – *Ezour-Vedam* de 1778, – *Bagavadam* de Foucher d'Obsonville en 1788, – tout cela n'est que versions indirectes, arrangements souvent tendancieux. Bien des commencements d'indianité circulaient sans doute avant Wilkins et William Jones, mais leur vertu était surtout de faire toujours mieux désirer ce qu'on ne tenait pas encore. Les premières traductions directes et méthodiques de textes purs paraîtront de 1785 à 1789.

Ce n'est pas que le déchiffrement littéral n'eût été essayé. Les missionnaires, hollandais, français, danois, italiens, anglais, abordant une Inde islamisée depuis le onzième siècle, où l'on parlait le persan et l'hindoustani, découvraient et révélaient l'existence d'une langue antérieure, langue morte, sacrée, liturgique et savante, réservée à une haute caste sacerdotale, illustrée par une immense littérature mystérieuse, tracée en caractères dont la clé échappait ; de redoutables prohibitions défendaient ce trésor contre l'impureté des Européens. Le nom en variait pour eux avec l'idiome dans lequel ils en entendaient parler : pour Abraham Roger c'était le *Samscortam* ; avec Bernier apparaît la forme *Hanscrit* difficile à expliquer, que, sauf en deux cas, Voltaire emploiera toujours ; on trouve *Sahanscrit*, et pire, dans les *Lettres Édifiantes* ; pour Anquetil, ce sera d'abord le *Samscroutam* ou *Samscretam* ; Sonnerat dit *Sanscroutam*, *Samskret*, *Hanscrit*, ou *Grandon* (d'après *Grantham*) ; pour Adelung en 1806, ce sera le *Samscrda*.

Dès 1663 la *China Illustrata* du savant jésuite Athanase Kircher donnait des tableaux de caractères d'après un alphabet recueilli par le P. Roth à Agra ; une traduction sanscrite de l'Oraison Dominicale y était jointe, et quelques notions de mythologie hindoue ; Bernier, en 1668, possédait les mêmes éléments. En 1678, le gouverneur hollandais de Cochin, H.A. van Rheede tot Drakenstein, publie un *Hortus malabaricus* où il indique en caractères *devanâgârî* (le nom de *nâgarî*, sous la forme *nagher*, était enseigné au lecteur européen par Pietro della Valle, qui fut dans l'Inde en 1664) des noms de plantes. En 1711 Chardin republie l'alphabet d'Agra qui avait déjà été donné par le P. Roth, et qui sera réimprimé par l'Académie de Saint-Petersbourg, puis par la Propagande de la Foi, et figurera dans l'*Encyclopédie*. De son côté, Anquetil, en 1771, dans le Discours Préliminaire de l'*Avesta*, transpose en caractères latins l'alphabet sanscrit qu'il s'est procuré par ses propres moyens au cours de son voyage. La première édition méthodique d'un texte en caractères sanscrits sera *Les Saisons* de Câlîdâsa (*Ritusambhâra*), produite par W. Jones à Calcutta en 1792.

Des éléments de grammaire ont été saisis certainement par les PP. de Nobili et Roth. Le P. Pons, dans sa lettre du 23 novembre 1740, donne une première analyse de grammaires indigènes ; il en traduit une, et, connaissant 18 dictionnaires indigènes, le plus célèbre d'entre eux, l'*Amarakosha*. Filliozat fait à ce précurseur sa vraie place : des premiers manuscrits indiens envoyés par Pons à Paris, Bignon et Fourmont dressèrent un remarquable catalogue en 1739 ; Fourmont « recopia les listes fournies par les missionnaires et les traduisit en latin, rangea les ouvrages dans un ordre systématique et tira des notes qui accompagnaient la liste du P. Pons les principales indications qu'elle contenait ». C'est sur ces travaux que s'instruisirent plusieurs des premiers chercheurs, entre autres Chézy, particulièrement sur les études grammaticales et lexicographiques du P. Pons : « J.B. Biot [*Études sur l'astronomie indienne*, 1862, p. 168] déplorait qu'il n'ait pas été donné au P. Pons d'inaugurer dès 1740 au Collège de France l'enseignement du sanscrit. » Le catalogue fut refait, on le verra, en 1803-07, par Hamilton et Langlès ; et Fauriel, qui avait été l'élève de Hamilton, « rédigea dans les années suivantes quelques notices plus détaillées ». (Filliozat.)

Si l'Académie des Inscriptions n'avait pas enfoui les communications qu'elle recevait du P. Cœurdoux, la grammaire comparée serait plus vieille de cinquante ans. D'autre part, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, un carme autrichien, le P. Paolino da S. Bartolomeo (Wesdin) avait rassemblé d'importants matériaux, tant linguistiques que théologiques ; dans la première moitié déjà, les Relations de la mission danoise de Tranquebar (traduites en français en 1745 sur un abrégé allemand, et à nouveau par Loiseleur-Deslongchamps en 1839) contenaient des catalogues de mots expliqués. En 1706 le *De veteri lingua indica* de Reland tentait d'interpréter par le persan les mots conservés dans Ctésias. Le jésuite Hanxleden séjourne à la mission de Malabar, de 1699 à sa mort en 1732 ; on a dit que c'est le premier Européen qui se soit fabriqué une grammaire sanscrite (en latin), ainsi qu'un essai de dictionnaire ; mais il est probable qu'avant lui, Roth, mort à Agra en 1668, en avait déjà compilé une, qui ne nous est pas parvenue ; peut-être se retrouverait-elle dans les archives romaines. Hanxleden adjoignit à son travail des poésies chrétiennes composées en sanscrit par des catéchumènes ; le tout resta en manuscrit, mais servit à P. da S. Bartolomeo. Le dernier nom à inscrire sur la liste, que j'abrège, du pré-indianisme, est celui de Halhed. Une quinzaine d'années avant le travail en équipes de Calcutta, il termine la série des Européens instruits, seul à seul, par quelque bonne volonté locale ; il publie une grammaire bengali, ainsi qu'un *Code of Gentoo Law* (Londres 1776 ; tr. fr. 1788) : révélateur, ce terme de « Gentou », que reprendra Voltaire d'après l'anglais, désigne au XVIII^e siècle les Hindous comme les « Gentils » par excellence, et Bernier déjà disait : les Gentils, à la suite des musulmans. L'ouvrage sera un modèle pour le « Code hindou » de Jones et Colebrooke, une mine pour le répertoire linguistique d'Adelung, *Mithridates*. Les premières grammaires sanscrites imprimées en Europe ne proviennent pas des indianistes anglais de Calcutta, elles sont l'œuvre de P. de St Barthélémy (Rome, 1790 et 1804).

Ainsi, jusqu'à la Société Asiatique du Bengale, il n'y a que tâtonnements après beaucoup d'erreurs ; c'est sur les « données de l'antiquité classique » et les récits de quelques voyageurs « que Danville (1773) et Rennell (1781) avaient entrepris de refaire la carte de l'Inde ancienne » (Barth). Même le Code gentou de Halhed est encore fait sur une compilation persane.

c) LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE CALCUTTA

La période décisive s'ouvre avec l'arrivée à Calcutta, vers 1780, de fonctionnaires anglais qui, protégés par le gouverneur Warren Hastings, vont déclencher un prodigieux mouvement. Ce n'est pas la science seule qui décide la science. A des visées de prédication succède ou se mêle une pensée de conquérants. Il ne s'agit pas plus d'abord de frayer la route au savoir qu'à l'administration. Aussi les équipes de travailleurs se trouvent-elles tout de suite assez encouragées pour aboutir avec une rapidité où le génie individuel n'aurait peut-être pas suffi.

Anquetil précurseur, William Jones est le réalisateur de l'invention linguistique. Tout jeune homme, il avait cherché mauvaise querelle à Anquetil pour son *Avesta* ; plus tard, il reconnut son injustice ; entre temps, a-t-il pu ne pas repenser aux questions qu'il avait cru trancher ? douze ans seulement séparent de l'affaire Anquetil son propre départ pour l'Inde ; et pendant ces années il l'a beaucoup souhaité, n'y devant réussir qu'à trente-huit ans. La curiosité de l'Orient et des langues fermentait partout ; il était déjà lui-même un linguiste polyglotte, cumul plus rare qu'il ne semble, et passé maître en grammaire persane. La conquête anglaise fut aussi pour lui l'occasion : il voulait rendre la justice à Calcutta ; malgré tout, il allait y faire ce qu'avait le premier cherché Anquetil, de Pondichéry à Bombay. Dans l'intervalle, le bruit fait par l'apocryphe *Ezour-Vedam*, les faux *shâstras* de Holwell et Dow, ravivait les raisons d'aller enquêter sur place ; Jones a reconnu (préface de *Sakuntalâ*) ce que sa vocation dut aux *Lettres Édifiantes* que pourtant il ne met pas trop haut.

Aussitôt installée au Bengale, la puissance britannique discerne que la clé des langages sera celle des soumissions ; elle vise d'abord à démêler le dédale de la coutume et de la législation locales. Et elle a la chance de s'appeler Clive, Vansittart, surtout Hastings. Personnage despotique, décrié, discuté, légendaire ; l'une des causes célèbres de l'éloquence judiciaire et politique en Angleterre. Colebrooke, d'abord petit employé du fisc au Bengale, s'est lancé de son propre mouvement dans l'étude des langues : c'est le moment où, à Londres, Burke dénonce véhémentement les fautes de Hastings, et avec de si troublantes raisons que Colebrooke se demande s'il ne vas pas quitter une colonie trop mal famée. Deux ans plus tard, le gouverneur est rappelé dans la métropole pour son procès, exempté de peine corporelle, mais traîné pendant des années dans le mépris.

Si l'on s'en rapporte au Hastings de Macaulay, qui lui-même, au Conseil de Calcutta, entre 1834 et 1838, pense réformer le Code hindou, le jugement serait à nuancer. Macaulay, qu'on ne craint évidemment pas de voir prendre le parti de l'Inde contre ses gouverneurs, ne veut partager les sentiments ni du Parlement de 1787, qui fit déchoir Hastings, ni de celui de 1813, qui l'acclama ; il le déclare « l'un des hommes les plus remarquables de notre histoire ». Dans celle de l'indianisme, en tout cas, un grand donateur. Porté vers la poésie, qui fut sa joie quotidienne dans sa retraite forcée, passionné de langues orientales, connaissant « à merveille la littérature arabe et persane », il avait, dès 1764, voulu les introduire à Oxford dans l'enseignement classique ; il alla en parler à Samuel Johnson, qui conserva de cette visite un vif souvenir, et qui devait n'être pas moins acquis aux aptitudes analogues de Jones. Tout naturellement, étant d'ailleurs, en dépit de ses excès, le plus populaire des maîtres auprès des Hindous par l'intérêt qu'ils lui inspiraient, Hastings devait imaginer d'installer dans la péninsule l'étude de ses langues. « Sa sagesse et sa modération » surent apaiser les défiances laissées aux « pandits du Bengale » par les « tentatives qu'avaient faites les étrangers pour pénétrer les mystères cachés sous le dialecte sacré ». « Il fut le premier, parmi les gouvernants étrangers, qui réussit à gagner la confiance du clergé héréditaire de l'Inde et qui lui persuada de dévoiler aux savants anglais les secrets de la vieille théologie et de la jurisprudence des brahmes » (Trad. G. Guizot).

Après cela, on avoue que, si cet homme s'est montré un peu prodigue des richesses locales envers quelque maîtresse, sa largeur d'esprit s'étendait aux choses de l'esprit. Anquetil, qui n'est certes pas indulgent à l'esprit britannique de conquête, rend, dans ses *Recherches*, justice à ce grand homme contre ses ennemis de la métropole – et c'est pendant le procès – et le compare à Dupleix pour l'ingratitude promise aux conquérants coloniaux. Il atteste que les pandits qui apprirent le sanscrit aux Anglais refusèrent toute rémunération, hors une roupie par jour pour leur subsistance ; s'ils défendaient jusqu'alors l'accès de leurs livres, c'est que, avant des hommes comme Anquetil et les employés de Hastings, les Européens ne les abordaient pas avec des préjugés trop favorables. « C'est sur les ordres immédiats de M. Hastings que des Brahmanes versés dans les *Sastras* (...) se rendirent de toutes les parties de l'Inde à Calcutta, se rassemblèrent dans le fort William, munis des ouvrages les plus authentiques et rédigèrent en langue hindoue un traité complet de droit indien, traduit ensuite en persan, et du persan en anglais, sous le titre de *Code of Gentoo laws*, etc., par M. Halhed. Ce fut aussi sous les auspices de M. Hastings que M. Charles Wilkins étudia et apprit le sanscrit, et eut la gloire de publier la première traduction faite en langue européenne immédiatement d'après un texte sanscrit » (Langlès, *Recherches asiatiques*, préface).

C'est Wilkins, en effet, qui, après les rudiments de bengali donnés par Halhed, fit changer la direction, aller droit au sanscrit, lequel devait livrer le mécanisme des langues secondaires, au lieu qu'on avait espéré l'inverse. Jones déclarera que sans Wilkins il n'aurait pas su le sanscrit ; en moins de dix ans, il le savait de façon à stupéfier ses instructeurs, et d'ailleurs il n'avait plus que ces dix ans à vivre. Hastings avait stimulé un ordre de recherches dont sa réussite politique dépendait. L'acquiescement normal du hasard à l'exigence humaine plaça dans les bureaux de la Compagnie des Indes deux hommes qui semblaient n'y attendre que son signal : Charles Wilkins (1749-1836) y était employé depuis 1770 ; Henry-Thomas Colebrooke y entra en 1783. C'est cette même année que tout va prendre une allure définitive par l'arrivée de William Jones (1746-1794) à Calcutta : il a enfin décroché son poste de juge à la Cour suprême, où siégera aussi Colebrooke.

Trois hommes du caractère le plus différent, mais d'une égale vocation. L'un, lettré et juriste, affable et brillant, enthousiaste et spontané, l'*harmonious Jones* déjà célèbre pour ses dons de poète et de savant, appelé par Samuel Johnson (que nous retrouvons) un des plus éclairés parmi les fils des hommes. Fils d'un professeur de mathématiques, auteur, à quinze ans, de poèmes grecs publiés, apprenant, à seize, le persan avec un Syrien de Londres, il traduit Hafiz en vers anglais, donne en 1771 une remarquable grammaire persane qu'il traduit en français ; dans la langue de Voltaire encore, et autant que possible dans sa manière, il avait écrit sa fameuse lettre à Anquetil sur l'*Avesta*, spirituelle, effrontée, injuste. Pas un orientaliste, assurera Pauthier, ne disposa d'un tel clavier de connaissances. Jones lui-même reconnaissait savoir treize langues à fond, en mentionnait vingt-huit étudiées. Ouverture du cœur et de la curiosité, lointaines intuitions, feu et grâce, on lit cela sur ses traits, et l'on aime qu'ils aient été fixés par Reynolds (portrait ensuite gravé dès 1779 et 1782), comme on trouve juste que son nom ait été donné à

un arbre d'abord mythique : *Jonesia Asoka*. Il s'intéresse à tout, devine, organise, partout : chronologie, littérature, musique, faune et flore, de l'Inde ; il découvre et signale les sommets de la poésie et de la philosophie, encore que l'étude du droit local seule lui paraisse tout à fait sérieuse. Pourtant, dispersé comme les natures séduisantes, ce n'est pas un fondateur de méthodes. Sur la nouvelle science, qui lui doit tant, il a moins laissé une empreinte de chef d'école que de larges semailles où récoltèrent ses successeurs. Il va mourir à Calcutta en 1794, ayant quarante-huit ans ; son corps y restera, un monument lui sera élevé à la cathédrale Saint-Paul par la Compagnie des Indes, un autre par sa femme à Oxford. Son deuxième centenaire a été célébré en 1946 à Londres, Calcutta, New-York, et par tous les indianistes. Les poètes anglais du XIX^e siècle ont beaucoup lu et cité Jones comme orientaliste, l'ont aimé comme poète.

L'autre, Colebrooke (1765-1837), n'est pas issu d'un mathématicien, mais lui-même des mathématiques ; passionné et marqué par elles, c'est-à-dire passionné de froideur, il en transporte l'exactitude dans le sondage linguistique, dont le goût leur succède ; et puis, magistrat, lui aussi ; une extraordinaire amplitude encore de facultés et de savoirs. Mais, où qu'il siège, toujours pareillement si lent dans son choix qu'il en paraît secret. Barth (*Religions*, III, 57 suiv.), analysant la vie de Colebrooke écrite par son neveu, s'émerveille d'en trouver la personne absente, et de l'œuvre, fût-ce des lettres familières ; il se demande si c'est par la volonté du sujet ou par celle du narrateur. Longtemps, le jeune fonctionnaire avait résisté à l'enthousiasme de ses collègues pour le sanscrit et la littérature locale ; il le jugeait facile et superficiel ; peu à peu gagné cependant par l'intermédiaire de l'algèbre, de l'astronomie, il n'en laissa rien voir que le jour où déjà il avait maîtrisé la nouvelle connaissance ; il lui imprima une rigueur jusque-là peu expérimentée.

Comme Jones, à quinze ans il pratiquait des langues nombreuses, et de préférence, comme lui, le français. Secrétaire pour le service civil dans l'Inde en 1783, il deviendra professeur de sanscrit et de législation hindoue au collège de Fort-William en 1801, président de la Cour de Calcutta en 1805, passera en 1807 au Conseil des Indes. En 1815, revenu en Europe, il rentre dans la vie privée et va donner ses plus importants travaux ; en 1819 il offre ses précieuses collections de manuscrits orientaux à l'East-India Office. Ses vertus de précision, de patience, de pénétration, d'équilibre, vont faire merveille dans un ouvrage que plus d'un siècle d'admiration n'a guère vieilli : les *Essais sur la philosophie des Hindous*, sujet qu'il avait approfondi dans ses premières années de séjour colonial, encore qu'il mûrisse son étude trente ans avant de la publier. Dans l'Europe de l'esprit elle exerça une influence décisive. D'ailleurs, aussi de la lignée Anquetil pour son égard à toutes les variétés de l'humain : sa constante soumission de savant et de magistrat au vrai lui fait traiter en faits positifs, en éléments équivalents dans un total, les croyances différentes des siennes. Cette intégrité doit être portée au crédit de l'école anglaise, où il en est de hauts exemples, pour compenser l'âpreté politique de certains hommes d'action et l'aveuglement de certaine foi. Au même compte sera inscrite l'intransigeance qui le pousse, une fois de plus comme Anquetil, à dénoncer sans ménagement ce qu'il estime être faute ou crime dans les méthodes

coloniales de sa nation. Il le fait dès 1795 dans un mémoire sur le commerce du Bengale ; il ne se fatiguera pas d'en saisir les occasions.

Wilkins, lui, a commencé par trouver et pratiquer personnellement, en 1778 – donc, très largement précurseur – les moyens de graver, fondre et manier des caractères bengali pour la grammaire qu'avant lui la Compagnie n'avait pas réussi à imprimer. Plus tard, ramené en Angleterre depuis 1786 par sa santé, il équipe encore, pour éditer sa grammaire sanscrite, une imprimerie en *nâgarî*, mais qui brûle, retardant la publication jusqu'en 1808. Il a traduit dès son retour l'*Hitopadésa*, choix qui décèlerait des goûts de moraliste plutôt prosaïque si ce n'était l'homme aussi qui révéla à l'Occident, en 1784, le sommet de la poésie métaphysique : la *Bhagavad-Gîtâ*. En 1805 la Compagnie des Indes fonda en Angleterre le collège de Haileybury destiné à former dans les langues lointaines les futurs employés ; il y fut appelé à titre d'« examiner and visitor ».

Et lui encore s'intéresse au droit indigène : sa toute première traduction du sanscrit portait sur une histoire hindoue de concession de terrains. La préoccupation juridique demeurerait pour tous au premier plan, c'est-à-dire la nécessité administrative. L'indianisme naissant se ressentira, du moins partiellement au début, de la chance qui l'avait fait naître : il est visible que la conquête linguistique est la suivante et servante de la conquête politique. Réunir et interpréter les lois et usages doit asseoir l'autorité et favoriser la pénétration. Jones proclame qu'il sera le « Justinien de l'Inde » ; dans son deuxième Discours d'anniversaire à la Société Asiatique du Bengale (24 février 1785) il fait valoir l'*immediate advantage* qu'aura la connaissance de la *jurisprudence of the Hindous and Muselmans*. Cet immédiat avantage n'a pas été sans causer quelques méfaits. Abel Rémusat (*Mélanges posthumes*, 255), constatant que la cause de l'indianisme fit son profit d'être liée à celle du cadastre, et du recouvrement des contributions pour les actionnaires de la Compagnie des Indes anglaises, a cette agréable formule : « La science profite de tout ce qui afflige l'humanité, comme de ce qui la console. » Il y a dans Michelet (*Histoire du XIX^e siècle*, II, 36) un étonnant raccourci de ces mécanismes par quoi négoce, magistrature, intérêts plus ou moins directement matériels, poussèrent les annexions du savoir ; tout à l'heure on s'apercevra qu'ils agissent aussi en sens inverse.

D'abord, les tâches ont l'air de se partager d'elles-mêmes entre les travailleurs : tandis que Wilkins, avec la *Bhagavad-Gîtâ*, extrait l'amande de l'immense *Mahâbhârata*, Jones, dépistant le trésor du théâtre hindou, et plutôt humaniste que spécialiste, en exhibe à l'Europe émerveillée la perle baroque de *Sacountalâ*. Jones animé de fougue, abondant en vues précoces qui se vérifièrent et fructifièrent, Colebrooke rassis et, des deux, le vrai philologue, c'est une autre répartition naturelle de chances sous les pas de géant du naissant indianisme. Jones mort en 1794, Wilkins rentré dans la métropole en 1786, Colebrooke reste dans l'Inde jusqu'en 1815 : il y aura passé trente-trois ans, assisté ou présidé à tout le déroulement de l'époque héroïque. Il voit arriver en 1808 le quatrième mousquetaire, Horace-Haymann Wilson (1789-1860) ; une nouvelle génération se forme, d'où celui-ci émerge avec Prinsep.

Publications et animateurs de la Société de Calcutta ne sont nullement confinés dans la recherche philologique ou la curiosité littéraire : on les a vus tous commencer par quelque science exacte ; les sciences tiennent une place majeure dans les *Asiatic Researches*, comme elles l'avaient toujours fait dans les échanges de curiosité entre Orient et Occident, et n'ont pas peu contribué à leur rapide diffusion. Wilson vient de la médecine ; il ne la quitte d'ailleurs pas à Calcutta, étant employé pendant vingt-sept ans par la Compagnie des Indes, tant au service médical qu'à la Monnaie, et là il voisine avec Prinsep. Notons qu'en France également les premiers orientalistes seront des scientifiques : Chézy d'abord minéralogiste et botaniste, Burnouf d'abord attiré par les sciences naturelles ; et le sinologue Rémusat est d'origine un médecin. Wilson, rapproché de Jones par ses goûts d'écrivain, reprend, parce qu'il a été formé par Colebrooke, l'indianisme par le côté des méthodes ; c'est lui qui édite, en 1813, le *Meghadôûta*, donne en 1819 (réimpr., 1832) le premier et longtemps seul praticable Dictionnaire sanscrit (anglais) ; plus tard, et toujours en liaison avec l'activité de Prinsep, il sera l'un des premiers à débrouiller l'archéologie indienne et la numismatique dans son *Ariana antiqua* (1841) ; au domaine de Colebrooke appartient plutôt son *Essai sur les sectes religieuses des Hindous* (1828-32) dont Sylvain Lévi disait qu'il n'en avait guère été de plus plagié pendant un siècle. Non moins utilisés furent ses fameux *Select Specimens of the Theatre of the Hindus* (1827, 3 vol.), qui tout ensemble frappèrent des générations d'écrivains européens, Lamartine par exemple et Michelet, et firent autorité parmi les savants, encore que Burnouf les ait jugés sévèrement (lettre du 2 juin 1828). Wilson occupa la première chaire anglaise de sanscrit, à Oxford, en 1833 ; il publiait en 1840, son *Vichnou-Pourâna*, en 50 une traduction du premier livre du *Rigvéda* qui fit événement. Il est le grand nom qu'on trouve partout cité pour l'Angleterre, jusqu'à Max Müller, dans l'Europe de l'esprit. Wilson, reprenant l'exemple de Colebrooke en cela aussi, fut de ceux qui luttèrent énergiquement contre le préjugé colonial britannique, on le verra dans la bataille des « Orientalistes » contre les « Anglicistes ». En 1846 il écrit une *Histoire de l'Inde anglaise de 1805 à 1835*.

À peine Jones débarqué dans l'Hindoustan, les fondations avaient surgi de terre : dès sa première année, il y a un Collège oriental à Fort-William, une imprimerie à Calcutta ; en 1792, Collège sanscrit à Bénarès. Le 15 janvier 1784, était instituée la bientôt fameuse Société Asiatique du Bengale ; la présidence en ayant été déclinée par le gouverneur Hastings, Jones est désigné ; dans son Discours d'ouverture il rappelle qu'au mois d'août précédent il était sur le bateau voguant vers ce pays qu'il avait « longtemps et ardemment désiré visiter ». La liste des premiers sociétaires compose un nombre impressionnant ; parmi les vingt-quatre fondateurs figurent Jones et Wilkins, dans la foule des autres un certain lieutenant Alexander Hamilton dont nous aurons à reparler. La Compagnie publie à partir de 1788 des volumes d'*Asiatick Researches or Transactions* qui vont émouvoir violemment l'intelligence occidentale. Nous sommes étonnés par la soudaineté des connaissances qui viennent s'y accumuler. Pourtant la modeste Introduction du tome premier débute par d'abondantes excuses : on ne peut aller plus vite ni faire davantage dans une contrée où le pur lettré n'est pas concevable, mais chacun absorbé par le commerce, l'armée, l'administration, — sans compter tout le temps qu'un

colonial (britannique surtout) doit réserver au sport et au loisir. La part accordée à l'astronomie ou à la chimie, nous nous y attendions ; et d'ailleurs la Société, comme ses transactions, déclarent que le but est « of inquiring into the History, Civil and Natural, the Antiquities, Arts, Sciences, and Literature of Asia ».

Ce qui concerne langue, littérature, art, n'en est pas moins édifiant : un article de W. Chambers sur les monuments sculptés de Mahavellipuram ; c'est avoir autant de divination ou suivre des conseils aussi bien instruits que ceux qui guidaient les découvertes de textes : en effet, voici maintenant un aperçu de la littérature indienne traduit du sanscrit ; on l'a emprunté à un certain Goverdhan Caul, dont le nom n'est évidemment pas européen ; cet exposé, schématique et confus, est suivi d'un commentaire anonyme (sans doute de Jones), où l'on voit comment les élèves étaient en état de discuter déjà avec leurs maîtres. Non seulement les quatre Védas sont décrits, mais indiqués les degrés de difficulté, de forme, d'antiquité, qui les distinguent entre eux : dans son second Discours anniversaire, le 24 février 1785, Jones se fera gloire d'avoir dépassé les progrès des Français : ni Anquetil ni Dupleix, ni Sonnerat, envoyé de Versailles et passant sept ans dans l'Inde, n'avaient pu se procurer les Védas. Le vingtième et dernier volume des *Researches* parut en 1839 ; des premiers volumes de Calcutta il y eut plusieurs réimpressions londoniennes. Dans les quatre premiers, seuls assemblés avant la mort de Jones, sa part dépasse de loin des autres. À Bombay est inaugurée en 1804 une Branche de la Société Asiatique, présidée par sir James Mackintosh, en 1819 la Literary Society, qui publie des *Transactions*, en 41 l'important *Journal of the Bombay Branch of the Asiatic Society*. Dès le raccourci de littérature indienne esquissé dans le tome premier des *Researches*, les poètes ont pour chef de file Vālmiki avec le *Rāmāyana* ; tout de suite après, est cité le *Mahābhārata* de Vyāsa. Wilkins ayant déjà traduit la *Bhagavad-Gîtā*, Jones conclut à bon droit : « Mais, si on veut se faire une idée exacte de la religion et de la littérature indiennes, il faut commencer par oublier tout ce qui a été écrit sur le sujet, par les anciens et les modernes, avant la publication de la *Gîtā*. »

D'emblée, ceux qui en eurent le bonheur et le mérite se rendaient compte qu'ils venaient d'ouvrir un âge nouveau. Pendant onze années, Jones commémora la fondation de l'Asiatic Society par un grand Discours anniversaire ; ce sont de véritables mémoires où il traite les plus vastes et neuves questions ; les derniers portent des titres comme ceux-ci : en 1792, Sur l'Origine et les Familles des Nations, – en 1794 (deux mois avant la mort), Sur la Philosophie des Asiatiques. On a relevé, dans une de ses lettres (du 27 septembre 1787), sa grande découverte, la parenté du sanscrit avec le grec et le latin ; mais déjà, dans son troisième Discours, le 2 février 1786, il déclarait : « Le sanscrit, quelle que soit son antiquité, est d'une structure admirable ; plus parfait que le grec, plus riche que le latin, et plus extraordinairement épuré que tous deux » ; et il émettait sur l'heure l'hypothèse, destinée à faire un si beau chemin, d'une langue originelle commune d'où proviennent gothique, celtique, sanscrit, persique primitif. Dans le sixième Discours (19 février 1789) il attribue au pehlevi une origine chaldéenne, et suppose le zend très proche du sanscrit.

Dix ans ne se passent pas que ne soit mis au jour, traduit, à l'émerveillement de l'Europe, ce que la littérature hindoue a de plus sublime ou de plus séduisant.

Pourtant ces pionniers britanniques visaient des objectifs qu'on peut à volonté appeler sérieux ou seulement pratiques ; ils ne semblaient rencontrer, même Jones, le spirituel que par surcroît, même Colebrooke, le littéraire qu'en fin de compte.

Dès les premières années du siècle, aux importants travaux de Colebrooke, Wilkins, H.P. Forster, sur la grammaire, aux éditions et aux traductions, étaient associés deux indianistes venus en évangélisateurs, William Carey (1761-1834), professeur de sanscrit, bengali et mahratte au collège de Fort-William et Joshua Marshman ; ils appartenaient à la Baptist Mission de Serampoure, où l'on voyait aussi ce Ward, historien de l'Inde qu'épouvantait l'idolâtrie de l'Inde, et il leur avait fallu transporter leur propagande en territoire de mission danoise, parce qu'alors la Compagnie anglaise ne la favorisait pas ; en 1800 Carey y établissait une imprimerie, fort utile à la philologie, mais d'abord destinée au prosélytisme ; celui-ci même, on verra, par le témoignage de Jacquemont, fort instructif sur les suites de ce qui commençait ici, qu'il ne tardait pas à s'attédir. Avec de caractéristiques alternances, ainsi apparaît, après la considération politique, le second des deux freins qui devaient restreindre pour l'Angleterre le bénéfice de ses initiatives.

Celles qui suivent n'auront plus l'ampleur des débuts. Sans doute c'est encore une découverte majeure que le déblocage du domaine numismatique, épigraphique, archéologique ; elle n'aura pourtant pas de quoi lancer dans la grande circulation le nom des inventeurs. Celui de Wilkins, celui de Colebrooke, qui d'abord prirent part au déchiffrement des inscriptions, ont eu d'autres raisons de se répandre ; celui de Prinsep n'a que très difficilement dépassé le cercle des spécialistes, et seulement après sa mort, quand, vers les années 50, la grande histoire recueillit le fruit de la science spéciale : on voit cela, par exemple, dans les articles de vulgarisation, d'ailleurs fort intelligente, que Philarète Chasles donne au *Journal des Débats*, en mars-avril 1860, sur l'expédition d'Alexandre éclairée par la lecture des monuments bouddhiques.

James Prinsep (1799-1840) part à vingt ans pour l'Inde, est d'abord essayeur de la Monnaie de Bénarès, puis succède à Wilson dans le même emploi à Calcutta ; il le remplace également comme secrétaire de la Société Asiatique. S'intéressant, lui aussi, à quantité de choses, chimie, architecture, sciences naturelles, il étudia avec passion les monnaies et les monuments. Ceux-ci avaient déjà été en partie relevés dans la première décade du siècle, à la faveur d'une mission agricole ; en même temps, facilitant de telles opérations, commençaient d'apparaître de bonnes cartes, Rennell allant être complété en 1825 par les travaux de Kingsbury, Parbury et Allen. Charles Masson, agent politique anglais au Penjab et à Caboul, avait, d'un regard professionnel, dépisté les anciens échanges indo-grecs dénoncés par les monnaies ; sur ces données, Prinsep applique à son tour une vue de génie ; il avait étudié les inscriptions Gupta, puis les monnaies bilingues de Bactriane. En 1837 il donne le coup de baguette à partir duquel il devint possible d'écrire l'histoire de l'Inde : s'attaquant aux inscriptions rupestres du roi Ashoka, il parvient à dater l'un de ses édits et à établir les rapports de l'Inde avec les successeurs d'Alexandre. C'était procurer enfin sa féconde conclusion à l'intuition prématurée par laquelle de Guignes, dès 1772 (Filliozat), avait réussi à identifier le Candragupta des Hindous avec le Sandracottos des Grecs.

La succession de Prinsep mort jeune passa au lieutenant Cunningham qui, avec le grade de général, devait consacrer en 1861, par la fondation de l'Archaeological Survey, le développement qu'avait pris l'archéologie indienne ; sous sa direction trente-trois volumes seront publiés, source demeurée incomparable. En 1845 Fergusson étudiait les temples souterrains, produisit en 1875 son *History of Indian and Eastern Architecture*. Ce que devinrent exploration et conservation des monuments avec le gouvernement de lord Curzon ou sir John Marshall dépasse mon sujet. Il y faut encore au moins nommer Hodgson, pour avoir, étant résident au Népal en 1821, découvert les textes authentiques du bouddhisme. Il y faut malheureusement comprendre un aperçu de l'étrange mécanisme par quoi, non pas l'indianisme, mais la Renaissance orientale issue de l'indianisme, ne put avoir qu'une halte éphémère dans cette Angleterre à qui elle devait son origine. On verra plus loin la dette de quelques écrivains, des poètes lakistes surtout, envers la révélation hindoue, et dans Chateaubriand, au retour d'exil, l'écho du bruit qu'elle avait fait à Londres. Mais ce fut là un feu bientôt mouillé. C'est un foyer, précisément, que la Grande-Bretagne ne put ou ne voulut fournir à une telle Renaissance. À l'indianisme lui-même les victoriens ne procurèrent désormais ses meilleurs ouvriers qu'en faisant appel aux universitaires allemands : auparavant, c'était déjà le cas de Rosen, né Hanovrien en 1805, mort professeur de sanscrit à Londres en 1837 ; ce sera, entre tous, celui de Max Müller, né à Dessau en 1823, mort professeur de linguistique comparée à Oxford en 1900. L'Angleterre accueillera plus largement qu'elle n'enfante.

Une grande disgrâce fut pour elle d'être trop intéressée à l'Inde pour ne pas s'en préserver en de violentes réactions, après s'y être prêtée par accès. Encore ces accès étaient-ils souvent dus, comme il arrive toujours dans l'histoire britannique, à des hardiesses d'isolés non-conformistes qui débordaient les plans des responsables, en réparaient les courtes vues, faisant, à la place des gens en vue, ce qu'ensuite ceux-ci seront bien aises qu'on ait fait sans leur consentement. Les savants devront se débattre contre des coalitions d'étroitesse pour sauvegarder la succession de Jones contre certains successeurs de Hastings. Les conquérants croyaient avoir à défendre leur conquête, ce qui voulait dire exalter leur race et leur religion ; de là, une double inquiétude, politique et spirituelle, qui se remettait à flamber comme une épidémie. Aux activités de Serampoure, qui pourtant procurèrent tant de publications utiles aux premiers temps de l'indologie, semble correspondre l'apparition de la *missionary attitude* ; elle devait exercer des ravages, encore qu'elle n'allât point sans de vifs retours de flamme, aussi bien spatialement que chronologiquement. Ce sera plus loin le lieu de voir comment les épisodes de la politique coloniale, Grande Mutinerie de 1857, substitution de la Couronne à la Compagnie, multiplication du personnel anglais dans l'Inde, vinrent par bouffées renforcer le préjugé de la supériorité occidentale et amoindrir pour la métropole le phénomène de Renaissance.

En 1825 Guigniaut (*Religions*, I, 598, n.) signale que, pour la religion hindoue, il a plus utilisé les travaux allemands que les anglais : « Ces derniers sont cependant d'une haute importance, bien que composés la plupart dans un point de vue étroit et dans un esprit peu philosophique. La route tracée par W. Jones, par Robertson, par le savant Maurice, a été abandonnée de bonne heure en

Angleterre, et les missionnaires chrétiens n'ont pas peu contribué, par les tableaux souvent chargés qu'ils ont fait de l'état moral et religieux des Hindous, à répandre une foule d'idées fausses sur l'antique religion de ce peuple. Abraham Roger, dans le ^{xvii}^e siècle, et Sonnerat, dans le ^{xviii}^e, avaient montré plus de jugement, plus d'impartialité, un sens plus droit et plus élevé que n'en ont montré dans ces derniers temps le Rév. W. Ward (*A View of the Hist., Lit. and Relig. of the Hindoos*, etc., 3^e éd., Lond., 1817) et quelques autres. – Cf. sur ce sujet, outre les nombreux écrits de l'abbé Dubois, Rammohon Roy, Brahmane, dans le *Monthly Magazine*, juin 1817, p. 391-398 ; sages réflexions d'A.W. de Schlegel, dans sa *Bibl. Ind.*, p. 34 sqq. – Nous devons beaucoup encore au bel ouvrage d'E. Moor, *Hindu Pantheon*, Lond., 1810. »

Les griefs de Guillaume Schlegel vont venir, ce sera à propos de ses *Réflexions* de 1832 ; déjà, le 24 décembre 1827, écrivant à Wilson, il reprochait aux Anglais de ne pas s'intéresser assez profondément à la culture indienne ; et Wilson lui-même, ayant lutté trente ans contre cette hostilité nationale, terminera en 1840 la préface de son *Vichnou-Pourâna* par l'espoir d'intéresser quelques personnes qui, en ces temps d'égoïsme utilitaire et de passions politiques, savent se ménager une retraite pour méditer des images encore vivantes d'un monde antique. Comme en toutes choses d'Angleterre, il y avait des variations, une sorte de balance entre l'imperméabilité des officiels et les libéralités de particuliers : Wilson, en 1833, occupa la première chaire britannique de sanscrit ; elle venait d'être fondée grâce à un legs fastueux du colonel Boden ; seulement le donateur espérait par là favoriser indirectement l'évangélisation de l'Inde. En 1835, un renversement de politique dans la métropole fait couper les crédits à la Société Asiatique de Calcutta par le gouvernement de la colonie, qui lui transfère tout le stock des publications comme vieux papier ; l'année suivante, celles-ci sont limitées à des usages pratiques, et les fondations de Fort-William sacrifiées. En 1868 encore, Dugat (*Histoire des orientalistes*, I, 159) déplorera que, dans les concours ouverts par l'administration anglaise pour le service civil indien, l'italien soit coté à égalité avec le sanscrit ; il voit là une marque de l'hostilité qui poursuit les indianistes. Mais, pendant ce temps, à Londres, le Comité des Traductions orientales créé par lord Munster éditait, de 1829 à 1834, cinquante-trois ouvrages, dont le *Rig-Véda* de Rosen, puis en 1839 l'*Histoire de la littérature hindoue et hindoustanie* de Garcin de Tassy ; il est vrai que G. Schlegel exprimait des réserves, qu'on lira, sur les tendances et les programmes de la collection. Du *Rig* de Müller, la Compagnie des Indes et la cassette de la reine feront successivement les frais.

L'abbé Dubois, cité tout à l'heure, fut un de ceux qu'étonnaient les excès de prosélytisme ; il avait longtemps vécu près des Hindous, dans leurs villages ; son témoignage (*Mœurs*, etc., *de l'Inde*), publié d'abord en anglais (1817) puis en français (1825), eut une immense diffusion ; il n'est pas singulièrement favorable à la religion locale ; mais, d'autre part, l'auteur avait franchement souligné un échec profond de la christianisation dans l'Inde : Michelet (dans sa correspondance inédite) ayant demandé à Burnouf des renseignements sur cette question, son ami lui recommande un écrit de l'abbé Dubois, mais en ajoutant qu'on ne peut, à cause de ses opinions, le trouver dans aucune bibliothèque.

Après la période héroïque d'exploration et d'enthousiasme, l'indianisme anglais a passé pour moins régulièrement manifester la Renaissance orientale que la psychologie britannique. Quand est fondée en 1814 la première chaire européenne de sanscrit, à Paris, Silvestre de Sacy, à qui elle est due, insère avec douceur cette petite phrase dans ses « observations » (*Essais de litt. or.*, 67) : « Aucun intérêt religieux ou commercial n'appelait l'attention du gouvernement sur la langue et la littérature des Hindous. » C'était la compensation de la défaite : évincée de l'Inde après Dupleix, la France, d'abord distancée par là dans la découverte linguistique, devait maintenant à cette infortune l'avantage d'une passion scientifique que n'altérait aucune arrière-pensée politique. Le même trait de désintéressement la distingua ensuite de l'Allemagne. Pour d'autres raisons et selon d'autres procédés que ceux de l'Angleterre, mais non moins militants et bientôt militaires, l'Allemagne allait chercher son bien temporel dans le lointain passé spirituel de l'Asie. Son orientalisme, multiforme, garde principalement la marque de la double et contradictoire impulsion initiale : fougueux, acharné, partial, sous l'ombre des Schlegel ; méthodique, aveugle à tout ce qui n'est pas précision, rigueur, délimitation, dans le sillage de Bopp.

À Paris, sans doute, on observait avec quelque malice le calcul national mêlé par des voisins à leur science ; il y fleurissait moins naturellement. On s'y servait mieux aussi du malheur : l'Europe entière se vengeant du prodige napoléonien nous dissuadait d'attacher aux choses de l'esprit les prétentions de la grandeur impériale ; celle-ci, les conseils de nos derniers rois la craignaient assez pour ne pas détourner nos savants de leur affaire propre. Gardant sa liberté de généralisation, la France apparaissait à l'Europe comme un climat d'ouverture. Au hasard des naissances, les savants français n'étaient pas toujours le nombre ou la tête ; ce qui resta longtemps unique, c'est, avec une hospitalité qui ne s'adressait pas seulement aux personnes mais aux idées, une réunion, qui ne se trouvait pas ailleurs, de vocations pour associer le savoir à la vie d'une société. Dans la première moitié du XIX^e siècle, c'est à Paris qu'on accourt de toutes parts pour apprendre. Et d'abord les Allemands ; quand ensuite ils iront à Londres, ce sera généralement après avoir passé ici : c'est le cas, par exemple, et de G. Schlegel et de Bopp, de Klaproth, de Lassen et de Max Müller. Eckstein, Munk, Mohl, Oppert, K. Hillebrand, venus d'Allemagne, n'y retourneront pas. Mary Clarke écrira à J.-J. Ampère que Jules Mohl est le vingt-septième étranger naturalisé pour devenir professeur au Collège de France ; cette plaisanterie, et ce qu'on verra d'étrangers admis dans l'Angleterre victorienne, montrent au moins que la population savante exportée d'Allemagne allait au dehors équilibrer l'intransigeance ethnique de celle qui y demeurerait.

La masse toujours accrue des activités germaniques a souvent fait oublier la véritable répartition des initiatives. Darmesteter se scandalisait de voir l'Académie des Sciences de Munich, peu avant la guerre de 70, entreprendre un recensement général des savoirs nationaux, dont il écrivait : « C'est un chant de gloire, – un peu lourd parfois –, en vingt volumes : chaque page respire un orgueil de conquérant (...). On s'imagine généralement dans le public que l'orientalisme est une création essentiellement allemande (...). Le public lettré n'a pas des idées bien nettes sur toutes ces choses, ne distingue pas trop entre l'orientalisme et la grammaire comparée, laquelle est en effet une science toute allemande d'origine. » (*Essais*

orientaux, 1-4.) Encore remarquerait-on que celle-ci est sortie du séjour de Bopp à Paris, de ses contacts avec l'enseignement qu'il y venait chercher, notamment avec Silvestre de Sacy, et que l'intervention d'un Burnouf ne fut pas indifférente au progrès. Darmesteter visitait ici Benfey et son *Histoire de la linguistique et de l'orientalisme en Allemagne*, dans la collection de l'histoire des sciences subventionnée par le roi de Bavière (1869). Certes, conclut l'article, l'Allemagne « est le grand laboratoire des études orientales », parce que tous y ont la passion de l'histoire, et que l'enseignement y est à la fois rapproché de toute acquisition récente et favorisé par la décentralisation et le travail d'équipe. Mais toutes les grandes découvertes apparaissent, en ces années 80, à Darmesteter comme françaises ; faisons la part de la sensibilité plus vive après une guerre perdue, ou alarmée devant une invasion intellectuelle ; il reste qu'en 1803, en 1812 et 1816, aux temps de Rémusat, Sacy et Chézy, et jusqu'à la mort de Burnouf en 1852, quand on voulait éprouver l'état d'un savoir, on venait au Collège de France. Pour l'Allemagne elle-même, l'étape Frédéric Schlegel et l'étape Franz Bopp, c'est à Paris qu'elle les connaît ; et, pour passer de l'une à l'autre, elle y venait, avant de s'enfoncer dans les disciplines spéciales, traverser un climat où une passion de culture ne mobilise pas l'instinct de système.

« Paris était alors [vers 1802] au témoignage de Helmina von Chézy, qui ne péchait pas par un excès de bienveillance, le foyer de tous les nobles élans ; le monde de l'intelligence et de l'art venait y débarquer de partout. » (Sylvain Lévi, *Mémorial*, 150.) Les trois principales patries européennes de l'indianisme eurent successivement la décision ; celle de Jones et Wilkins ayant tout commencé, puis s'étant assez tôt tenue en retrait, il fallait caractériser tout de suite sa contribution ; pour les deux autres, leur vraie part ne peut être dégagée qu'en suivant le cours de nombreuses années et transformations. La scène des opérations capitales, j'y insiste, non avec partialité, mais pour prévenir le soupçon de partialité, avait été à Iéna, Weimar et Heidelberg, aussitôt qu'elle ne fut plus à Calcutta ; après cela, elle ne quittait plus guère Paris.

Si éclatante que soit, pour la période héroïque, la primauté anglaise, relayée encore après Wilson par Max Müller, il subsiste de ce côté certaines opinions toutes faites, parfois choquantes ; ainsi Salomon Reinach écrivait-il : « Bopp, Schlegel, Lassen, Rosen, Burnouf, ont étudié le sanscrit en Angleterre » (*Manuel de phil.*, I, 119) ; pour les trois premiers, les leçons anglaises ne viennent qu'après celles de Paris, et de Paris tout était décidé ; quant à Burnouf, il fut, pour la science européenne, bien plus un maître qu'un suivant ; son sanscrit, il le tint de son père, de Chézy et de lui-même. C'est justice toutefois, me fait observer L. Renou, de mentionner que « le contact entre l'Inde vivante et l'érudition a été assuré surtout par le petit groupe des "Anglo-Indiens", Colebrooke, Wilson et autres. Il est notable que, d'Anquetil-Duperron à Senart (1887), Foucher (1895), Sylvain Lévi (1897), aucun indianiste français de premier plan n'a visité l'Inde ». Parmi les autres nations, le Danemark y avait au moins deux voyageurs de haute valeur, en 1820 l'un des fondateurs de la grammaire comparée, Rask (1787-1832), qui s'attachait au déchiffrement des inscriptions en vieux-perse, et publiait en 1826 *Sur l'âge et l'authenticité du zend*, puis Westergaard vers 1840.